

Université 8 mai 1945
Faculté des lettres et des langues
Département des lettres et de la langue française

Année universitaire : 2020/2021, Semestre 3.

Enseignante : Mme. Mervette GUERROUI

Niveau : 2^{ème} année

Matière : Littérature

Cours IV : Le roman (suite)

Plan du cours :

II. Contenus du roman :

1. Le roman d'aventures
2. Le roman policier
3. Le roman historique
4. Le roman réaliste

Bibliographie :

- CHAULET- ACHOUR, Christine, REZZOUG, Simone, *Convergences critiques 1 : Introduction à la lecture littéraire*, OPU, Alger, 1990.
- PAVEL. Thomas, *La pensée du roman*, Paris, Gallimard, 2003.
- RAIMOND, Michel, *Le roman*, Armand Colin, Paris, 1978.

II. Contenus du roman :

Quelle que soit la forme particulière d'un roman, le fond est toujours identique ; un roman, c'est toujours un récit écrit par un auteur qui se propose de nous intéresser à la destinée d'un ou de plusieurs personnages. De tous les genres littéraires, le roman est celui qui est le moins soumis à des règles précises, et cela sans doute parce qu'il n'a été connu de l'Antiquité classique. Aristote et ses successeurs ne l'ont donc pas codifié. Un auteur de roman peut à son gré annoncer le dénouement dès la première page, ou suspendre l'intérêt jusqu'au dernier chapitre de son livre; il n'est pas tenu de respecter, comme le poète classique, l'unité de temps et l'unité d'action; il peut donner à son récit une allure poétique, ou adopter la façon de narrer des historiens, ou enfin présenter les événements sous forme de journal, de mémoire, de correspondance même; en un mot, il est libre et absolument indépendant. Ainsi s'explique l'énorme quantité de romans qu'ont produits, depuis la fin du XVI^e siècle, toutes les littératures occidentales. L'auteur peut également choisir le contenu qu'il désire, il peut inventer des histoires purement fictives ou s'inspirer de faits historiques qu'il choisira de remodeler à sa façon. C'est à partir de ces différentes sources d'inspiration que l'on peut identifier les différents sous-genres du roman, selon leur contenu.

1. Le roman d'aventures :

Le roman d'aventures a vu le jour depuis l'Antiquité avec les romans de voyages et les romans d'épreuves. De nos jours, l'aventure romanesque doit se réfugier dans le roman historique ou dans le roman d'anticipation : elle peut trouver aussi sa place dans deux domaines qui sont en marge de la vie ordinaire : celui du roman policier, celui du roman d'espionnage. Rajeuni par ces formes nouvelles, le roman d'aventures garde le dessein de nous arracher à la vie quotidienne, de nous introduire dans un monde où le héros court à chaque instant des risques, et d'abord le risque de mourir. Certes au divertissement que suscitent des péripéties sans cesse renouvelées pouvait s'ajouter, jadis, l'avantage d'acquérir la connaissance d'une époque ancienne, de ses mœurs et de ses institutions ; ou bien, dans le roman de voyage, la découverte de pays exotiques. L'accent restait mis sur l'intérêt que prend le lecteur au succès d'une mission, à la réalisation d'une vengeance, à la découverte d'un secret.

Le roman de voyage, première des catégories établies par Bakhtine, remonte à l'Antiquité. Le héros est dépourvu de traits particuliers et ce n'est pas sur sa personne que se concentre l'intérêt, mais sur les déplacements qu'il effectue dans l'espace : de ville en ville, de port en port, il explore la diversité géographique d'un monde d'ailleurs immobile, dépourvu de tout devenir. L'exploration est parfois moins géographique que sociale : ainsi dans le *Satiricon* de Pétrone, que Montherlant considérait comme le premier grand roman occidental, un jeune marginal, Encolpe, accompagné de son cher Giton, mène une vie oisive et voit au fil des jours se dérouler le tableau varié des mœurs de son temps. Au Moyen Âge, dans les récits inspirés de l'Antiquité ou des légendes bretonnes, s'est confirmé le goût d'un roman conçu comme le moyen de s'évader de la vie quotidienne, pour accéder à un monde fertile en péripéties. Avec le roman picaresque, la littérature

occidentale a retrouvé le goût du voyage : d'auberge en auberge, le héros connaît des aventures sans nombre : il est dépouillé par des voleurs, tenu captif dans un repaire de brigands, libéré par une complicité charitable, recueilli par un saint prêtre ou une riche personne, contraint bientôt de reprendre la route, soumis sans cesse aux aléas de la destinée.

Le roman d'épreuves est une autre catégorie de roman d'aventures : le héros doit faire la preuve de sa loyauté, de son courage en affrontant une série d'épreuves. C'est donc sur lui que se porte l'intérêt du lecteur. Le roman de chevalerie du Moyen Âge, puis le roman héroïque de l'âge baroque ont répondu au souci de laisser une série d'aventures faire irruption dans la vie du personnage principal : un hasard vient rompre le déroulement ordinaire de la vie : c'est alors que le roman commence ; il s'achève quand le cours normal des choses reprend ses droits. Entre ces deux moments, la vie devient mouvementée ; le héros ne se transforme pas au contact des difficultés, comme ce sera le cas avec le roman de formation ; simplement, il reste égal à lui-même dans l'adversité, il ne fait que confirmer les vertus qui ont toujours été les siennes.

2. Le roman policier :

Le roman d'espionnage et le roman policier constituent les deux formes modernes du roman d'aventures. Les policiers et les espions, les criminels et les agents doubles vivent en marge, ils exécutent leurs travaux dans les coulisses du décor de la vie moderne. Dans le roman d'espionnage, ce sont non des groupes mais des États qui sont en conflit et qui s'affrontent dans l'ombre : c'est souvent le monde occidental, champion de la liberté, et les pays de l'Est soumis à la dictature du Parti. Les lieux de ce combat : hôtels de luxe, hangars désaffectés, aéroports internationaux, villas isolées. Ses manifestations : guets, filatures, poursuites en voiture, enregistrement de conversations, enlèvements et séquestrations, déguisements, fausses identités, assassinats.

Le roman policier constitue depuis le XIXE siècle un immense succès. Il est né avec le développement des grands centres urbains : ce sont des labyrinthes propices au crime, malgré la présence d'une police fortement organisée. La première grande réussite du roman policier fut celle d'Edgar Poe ; il a su inventer le type du détective amateur qui travaille en marge de la police officielle : c'est un esprit de premier ordre, et, plutôt que d'utiliser les procédés des commissaires et des inspecteurs patentés, il se contente de réfléchir, après avoir relevé quelques indices que personne n'avait remarqués. La puissance de son esprit est telle qu'il parvient, à force d'intuition et de déductions irréprochables, à trouver la solution de l'énigme présentée au début, en général un assassinat.

3. Le roman historique :

Le roman historique emprunte à l'Histoire ou trouve dans les marges de l'Histoire des épisodes mouvementés. Il découvre dans certaines périodes du passé, des mœurs, un état de la société qui permettent à un homme seul ou à un groupe d'amis d'accomplir des prouesses et de jouer dans une intrigue compliquée un rôle décisif. La lecture de ces romans s'accompagne toujours d'une curiosité ardente pour les époques anciennes, elle offre à

la fois le prestige du dépaysement et la connaissance du passé. Le savoir-faire de Jeanne Bourin, en même temps que ses connaissances de médiéviste, son habileté à raconter des histoires d'amour dans le décor du Paris médiéval lui ont valu récemment de grands succès.

L'histoire des hommes est pleine de bruit et de fureur, et le romancier qui lui emprunte ses sujets bénéficie d'une réserve inépuisable. Stendhal, avec *La Chartreuse de Parme*, se retourne vers le passé, revient à 1796, à une époque où il pouvait y avoir de l'aventure, de l'amour, un avenir. Quand Giono a décidé d'écrire ses *Chroniques*, après la Deuxième Guerre mondiale, il retrouve volontiers un XIXE siècle propice à l'aventure : avec le cycle d'Angelo, il réinvente tout un romanesque oublié : le choléra, la mort frôlée à chaque instant, l'amour au milieu des atrocités.

Le goût de l'histoire, les progrès de l'historiographie ont joué leur rôle dans le développement du roman historique : la résurrection du passé, c'est le fait des historiens eux-mêmes autant que des romanciers : le discours de ceux-là a pu alimenter les propos de ceux-ci. Le roman historique ne s'oppose pas à l'Histoire comme le fictif s'oppose à la réalité, car l'Histoire n'est pas une série d'événements, ce sont des propos que l'on tient sur eux à telle ou telle époque. Il reste que le romancier, s'il s'arroge le droit de faire vivre, comme l'historien, de grandes figures historiques, se réserve la possibilité d'introduire à côté d'eux des personnages nés de son imagination. Chez Walter Scott, qu'ils fussent inventés ou historiques, les héros de ses romans étaient représentatifs des groupes humains auxquels ils appartenaient ; ils étaient certes marqués de traits individuels qui leur conféraient un caractère pittoresque, mais ils incarnaient la mentalité de leur temps et les croyances de leur race. C'est chez Walter Scott dont le succès en France fut considérable que Vigny, Hugo et Balzac ont trouvé la conception de personnages typiques qui, loin d'être abstraits et purement moraux comme ceux du théâtre classique, pouvaient s'imposer au lecteur par leur relief individuel et incarner en même temps l'esprit d'un temps et d'une nation.

Le succès du roman historique diminue à partir du moment où les romanciers — de Balzac à Zola — entreprennent de devenir les « historiens du présent ». Le genre toutefois se maintient à travers tout le XIXE siècle : des *Martyrs* de Chateaubriand à *Ben Hur* et à *Quo Vadis ?* de Salammbô à *Irène et les Eunuques*, il affirme sa pérennité.

4. Le Roman réaliste :

Tous les grands romans du passé de *La Princesse de Clèves* à *La Nouvelle Héloïse* ont eu l'ambition de donner un sentiment vrai des mœurs du temps, tout en serrant de plus près la connaissance du cœur humain. Durant le XVIIIe siècle, on assiste à des progrès dans la peinture réaliste des milieux et dans l'exactitude de l'analyse sociale et psychologique. Pourtant, à la fin du siècle, les extravagances du roman noir et les artifices du roman d'intrigue sentimentale ont pris le dessus, et, après *La Nouvelle Héloïse* et *Les Liaisons dangereuses* ils ont entraîné à nouveau le genre sur la voie des facilités et des conventions. Au nom du romanesque, les romanciers ont manqué ou trahi la vérité de la vie. Dans les romans sentimentaux, le schéma de l'intrigue demeurait

constant : deux jeunes gens ne peuvent s'épouser malgré leur amour, leurs parents s'y opposent ; ou bien, ils ont eux-mêmes des engagements antérieurs ; à moins qu'ils ne soient victimes d'une fourberie, comme celle que commet dans *Delphine* Mme de Vernon. Ce sont toujours les mêmes situations éculées, les mêmes personnages stéréotypés, les mêmes épisodes conventionnels.

Dès la seconde moitié du 19^{ème} siècle, apparaît le roman réaliste qui est une réaction contre lyrisme du roman romantique. . En effet, les abus de lyrisme du romantisme dont se sont moqués certains romantiques eux-mêmes (Alfred de Musset, par exemple) semblent dépassés et agacent maintenant plus qu'ils ne touchent. Il faut noter aussi que les changements sociaux et économiques amenés par le Second Empire ont eu des répercussions importantes dans la société, dans l'art et la littérature. En effet, la mécanisation accrue permet maintenant de produire plus et à meilleur marché. L'industrie se développe, en même temps que les infrastructures. C'est, en fait, le début de la société de consommation moderne. D'ailleurs, c'est à cette époque que les premiers grands magasins – les magasins à rayons – ouvrent leurs portes, sonnante le glas du petit commerce (c'est le sujet du roman *Au bonheur des dames*, d'Émile Zola). Le système bancaire aussi est en plein essor. Cette révolution industrielle amène l'accélération de l'ascension sociale de la bourgeoisie aisée, et des fortunes considérables s'édifient. La tendance au matérialisme se généralise dans la société. Enfin, la place grandissante que prend la science au détriment de la littérature dans la seconde moitié du XIX^e siècle ne peut être passée sous silence. Le positivisme se répand dans la société. Le positivisme est une doctrine philosophique et scientifique selon laquelle le monde n'est connaissable que par l'expérience, l'expérimentation. Le matérialisme grandissant a entraîné un scepticisme assez généralisé.

Il est bien certain qu'on ne peut jamais montrer la réalité telle qu'elle est : l'artiste ne peut que montrer sa vision personnelle du réel – sans compter qu'il est limité par le choix de son sujet, par son angle d'approche et par la technique de représentation qu'il emploie. Si les écrivains du roman réaliste cherchent toujours à accrocher leur public, ils souhaitent le faire non pas en faisant vibrer la corde des émotions, mais en l'amenant à réfléchir sur soi et sur le monde qui l'entoure. La source principale de leur inspiration est le réel, le présent, où ils vont chercher aussi bien l'intrigue de leur roman que les caractéristiques du milieu social et les traits de caractère de leurs personnages. Stendhal disait que « le roman est un miroir que l'on promène le long de la route ». La diffusion du positivisme et le progrès des études scientifiques entraînent les romanciers à une observation de plus en plus minutieuse. Le portrait que peint à présent l'écrivain vient non pas de son imagination, mais de la documentation, de vastes enquêtes permettant de resituer la réalité dans toute son exactitude.

Flaubert, considéré comme le maître de l'école réaliste, soumet le roman à la discipline des sciences biologiques et physiologiques et préconise (recommande) l'objectivité. « Le romancier ne juge pas, ne condamne pas, n'absout pas. Il expose des faits », affirme Champfleury, premier théoricien du réalisme, dans *Le Figaro* (août 1856). Le roman naturaliste, quant à lui, ne fera que pousser à l'extrême les principes du roman réaliste. Zola cherche un fondement scientifique au réalisme – il exige en effet du romancier qu'il étudie

la réalité contemporaine avec la précision des sciences expérimentales et tend à limiter cette peinture aux milieux populaires. Il veut que les auteurs portent un regard clinique sur la société. Il nie l'importance de l'imagination des écrivains en soutenant que ce qui compte avant tout pour être un bon romancier, c'est d'avoir le « sens du réel » (qu'il n'a pas nécessairement toujours lui-même, dans ses romans). En fait, le naturalisme, c'est Zola.

Au début du 20^{ème} siècle, l'envie de peindre dans une immense fresque l'ensemble de la société est réapparu s'est même développé au cours des années 1930 : c'est à ce moment que surgit et prolifère cette variété géante du roman à laquelle on a donné alors le nom de « roman-fleuve ». La génération de Lacretelle, de Duhamel, de Martin du Gard, de Jules Romains entreprend de vastes cycles et renoue ainsi avec la tradition de Balzac et de Zola. Jacques de Lacretelle publiait *Les Hauts – Ponts* (1932-1935), qui racontent l'histoire d'une famille pendant plusieurs générations. René Béhaine, qui poursuivait un effort entrepris dès sa jeunesse, en était en 1939 au douzième volume de son *Histoire d'une société*. Martin du Gard couronnait *Les Thibault* par la fresque historique de *L'Été 14*. Duhamel publiait *La Chronique des Pasquier*. Jules Romains donnait naissance, de 1932 à 1946, aux 27 volumes des *Hommes de bonne volonté*. On trouverait certes beaucoup de différences d'intention, de technique, de qualité entre toutes ces entreprises. Mais aussi un caractère commun : élargir le cadre du roman, multiplier les personnages et les événements, chercher à peindre, à travers un foisonnement de destinées individuelles, la vie de toute une société. Tous ces romanciers retrouvaient avec des modalités nouvelles le grand dessein de Balzac et de Zola : faire vivre un monde à travers les pages d'une longue suite de romans. Ils héritaient aussi de Romain Rolland et de Proust : *Jean - Christophe* avait été, avant la guerre, une sorte de roman-fleuve et, dans les années 1920, l'auteur de *L'Âme enchantée* avait continué à mêler les destinées individuelles aux événements de l'histoire et aux problèmes de l'époque. *Le Temps perdu* de Proust contenait, à travers l'histoire d'une conscience, une chronique sociale.

Tout au long du 20^{ème} siècle, le roman réaliste a connu énormément de variations au niveau de la forme et du contenu. On verra naître les romans de guerre qui racontaient la tourmente des sociétés occidentales suite aux deux guerres mondiales, les romans autobiographiques où les romanciers se chargeaient de raconter leurs parcours personnel et professionnel, les romans de témoignages, suite à des périodes historiques marquées par une violence qui a traumatisé ses témoins.